



Expresso-Culture

«The Soiled Doves of Tijuana», faces came

Poursuivant son œuvre au long cours à la frontière mexicaine, Jean-Charles Hue filme les existences marginales des femmes toxicomanes, prostituées et SDF avec la force d'une révélation, à l'intersection du sordide et du sacré.

Camille Nevers

On en gardera l'image d'un peuple échoué. D'un cinéma se risquant à la parabole des rues et aux visions caméras, pleines d'icônes, comme aux débuts et à la fin du monde. Au début : une litanie chantée devant un dispensaire, rythmée par des guitares de mariachi, rappelle que Jésus est ton sauveur. Une femme vêtue d'une parure pouilleuse en lamé pourpre se lance dans une danse sur elle-même, tourne sans fin, avec un sourire fou sur son visage oublieux de tout. Une autre, la cinquantaine belle, abîmée, se maquille avant d'aller faire le trottoir, pour se payer le prochain caillou de *crystal*. Une troisième est déjà dans la rue sur des talons aiguilles rouge sang, occupée à survivre - à tenir debout. Une dernière plus jeune fume sa pipe de crack assise contre un mur lépreux. A la fin du monde, montera pour l'une d'elles une prière silencieuse.

Quartier poubelle. Après avoir filmé un monde d'hommes violent et autarcique, westerns de France dans la communauté du voyage des Yéniches - les beaux *la BM du Seigneur* (2010) puis *Mange tes morts* (2014) -, Jean-Charles Hue signe son premier film consacré entièrement à des femmes. De celles qu'on ne voit jamais : les SDF, les clochards toxiques et prostituées. *The Soiled Doves of Tijuana* est le portrait à la dure de Mexicaines et misérables, qu'accompagne ce cinéma avec elles à la rue, à la Hue. Ça fait près de quinze ans que le cinéaste arpente la ville américano-mexicaine, Tijuana la criminelle, la septentrionale, cité des narcos, l'une des plus violentes au monde. Quinze ans qu'il en ramène essais, documentaires (dont le portrait déjà déchirant d'un jeune couple errant : *Topo y Wera*), fictions sur des brisées de dérélictions cimino-ferrariennes (l'inégale et puissante saison en enfer de *Tijuana Bible*). Hue s'est incorporé à la Zona Norte, quartier poubelle où déambulent, s'affalent, vivent et meurent des âmes que seul Jésus n'aurait pas abandonnées. Tout est drogue et rue, Dieu et absence de Dieu, territoire et terriers - de carton, de fortune.

Macabre. Hue filme à ras, à même ces trottoirs que les êtres jonchent en se comparant quelquefois, dans une philosophie dévastée, aux déchets qu'ils collectent. Biffins s'effaçant dans les trips, crack et héroïne, happés par la bibeloterie étincelante dont une femme se pare pour un rêve mystique, un show de l'au-delà. Haillons cousus d'or, de boue, seule la foi tient cette communauté reléguée, la lie sacrée et la grâce souillée, la folie douce. Toute leur existence au masque macabre où la mort est reportée de jour en jour, ces femmes l'envisagent sous le soleil qui tape fort. Ombres et lumières in memoriam, les quatre «colombes souillées» du titre deviennent inoubliables : Clementina, Yolanda, Mimosa et Clara, larguées, droguées, prostituées, sans-abri, au milieu des mendiants et des rues, en compagnie de chats agonisants et de pigeons miraculés.

L'œuvre mexicaine de Hue s'apparente au genre «film de frontière», agglomérée aux deux westerns «de la zone» de la partie française, et donne un cinéma assez à part, nomade et hybride, jouant des intersections, testant les limites. Le cinéma y éprouve sa propre clôture, sa force d'accueil et d'abri, sa violence catalysée, et les passages entre tout ça : entre la drogue et la vie, la rue et le monde, la raison et la folie, le Mexique et les Etats-Unis, le sordide et le sacré, ces femmes comme des anges ou des madones. Pour savoir, il faut aller au contact. En boxeur de la foi, Hue y va, établit le contact. «*Tu aimeras ton prochain comme toi-même*», «*Mange tes morts*» sont le même commandement à deux faces pour ce peuple de femmes échouées.

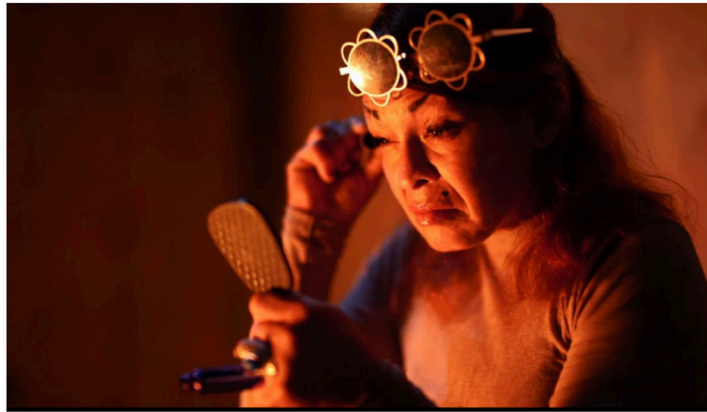
The Soiled Doves of Tijuana de Jean-Charles Hue (1 h 22).

Les Inrockuptibles

Cinéma

“The Soiled Doves of Tijuana”, un documentaire en état de grâce

par **Thibault Lucia**
Publié le 5 décembre 2023 à 12h26
Mis à jour le 5 décembre 2023 à 12h26



Avec ce film tourmenté et lumineux, Jean-Charles Hue arpente les rues de Tijuana pour dresser le portrait de ces “dames blanches”, observer leur façon d’exister dans un monde qui les ignore.

Des silhouettes féminines se dessinent à l’angle d’un boulevard, leur allure donne l’étrange impression d’être ici et ailleurs à la fois, d’errer à Tijuana. Quatre ans après *Tijuana Bible*, c’est de nouveau dans cette ville du Nord-Ouest du Mexique que Jean-Charles Hue pose sa caméra, à la recherche de ces “dames blanches”.

À travers le récit de Yolanda, Mimosa et Clementina, le documentaire restitue leur quotidien dans toute sa rudesse et invoque par leur témoignage leur histoire. Un passé teinté par la violence, la drogue, la prostitution, la maladie. Certaines sont aujourd’hui porteuses d’un trouble psychique. Elles soliloquent, déambulent dans le quartier et personne n’ose les regarder. Si leurs paroles peuvent sembler étranges et incohérentes, le film s’engage à sonder leurs fantasmes, à l’affût d’un sursaut de lucidité.

Des femmes magnifiées

Toute la force de ce documentaire se loge peut-être dans ce mystère, cette zone trouble où la vérité et le fantôme se brouillent. Nulle vérité à saisir sinon celle de leur croyance en leur destin ou à Dieu. L’une d’elles est assise par terre, ses pieds nus sur le bitume, les yeux levés vers le ciel. “*Je sais que mon saint me protège*”, assure-t-elle. Le cadre se met alors à graviter autour de ce regard. En catalysant ces prières, le film atteste la croyance de ces femmes comme une manière de pallier l’ostracisme du monde qui les entoure.


À mesure que le film progresse, la mise en scène dépasse l’effet de réalité pour s’accorder à une texture plus onirique. Les jeux de lumière, les brillances et la présence récurrente de bokeh contribuent à la formulation d’un réalisme poétique, permettant au film de magnifier ces femmes et éviter tout misérabilisme. L’utilisation de ces artifices laisse supposer un glissement possible du documentaire vers la fiction. En s’écartant d’une image brute et d’une lumière crue, *The Soiled Doves of Tijuana* s’harmonise aux épiphanies de ces femmes et se manifeste comme l’expression d’une hiérophanie filmique.

The Soiled Doves of Tijuana ne s’incarne pas seulement dans le portrait de ces femmes mais plutôt dans leur rapport à la croyance, pas seulement celle accordée à Dieu mais en leur “destin”. Ces femmes, dans leurs confidences les plus intimes, ne confient rien d’autre que leur mystère.

The Soiled Doves of Tijuana de Jean-Charles Hue (Fr., 2023, 1 h 21).
En salle le 6 décembre.

Lire l’article : <https://www.lesinrocks.com/cinema/the-soiled-doves-of-tijuana-un-documentaire-en-etat-de-grace-603228-05-12-2023/>

l'Humanité

Cinéma • 

« THE SOILED DOVES OF TIJUANA » : UNE COUR DES MIRACLES MEXICAINE AVEC JÉSUS ET LES JUNKIES PROSTITUÉES

Dans *The soiled doves of Tijuana*, Jean-Charles Hue filme la vie de femmes des rues de la Zona Norte de Tijuana, ville-frontière du Mexique, scrutée avec empathie, fascination et poésie par sa caméra ultrasensible

CULTURE ET SAVOIR  4min Mise à jour le 5.12.23 à 15:22

[Vincent Ostria](#)



Encore un titre anglais (non justifié) pour un film français, *The soiled doves of Tijuana*, documentaire de Jean-Charles Hue tourné au Mexique. « Soiled doves » signifie « colombes salies », euphémisme du XIX^e siècle pour désigner les prostituées.

Pourtant, dans cette poursuite de l'exploration par le cinéaste des bas-fonds de la dangereuse ville-frontière du Mexique, qui succède à sa fiction *Tijuana Bible* et à plusieurs courts ou moyens métrages documentaires, s'il est accessoirement question du métier habituel d'une prostituée surnommée Mimosa, c'est avant tout la drogue qui réunit une galerie de personnages autour de quelques pâtés de maisons de la célèbre Zona Norte, quartier rouge et dangereux de la ville. Soit quasiment aux antipodes, géographiquement et stylistiquement, des deux fictions brutes et cocasses qui ont fait connaître Hue, *la BM du seigneur* et *Mange tes morts*, sur la communauté yéniche du nord de la France.

Un tableau urbain d'une poignée de laissés-pour-compte

Ces deux longs métrages sont un peu les arbres qui cachent la forêt, car le cinéaste a plus tourné au Mexique qu'ailleurs. Après *Tijuana Bible*, thriller plus classique, il a repris sa casquette de documentariste pour suivre un couple de jeunes drogués du coin, Topo et Wera (noms qui donnent son titre à son précédent moyen métrage).

Dans *Soiled doves*, la suite quasiment de *Topo y Wera*, le propos est plus complexe : Hue y compose un véritable tableau urbain autour d'une poignée de laissés-pour-compte de la Zona et principalement de quelques-unes des colombes blessées par la dureté de la vie mexicaine, qui carburent au crico (méthamphétamine) et à l'héro. Dont cette fameuse Mimosa, quadra ou quinqu constellée de tatouages (avec sur les phalanges le mot « Hate » comme Robert Mitchum dans *la Nuit du chasseur*) ; ou Yolanda, qui mourra d'une overdose pendant le tournage – le film lui est dédié ; ainsi que l'étonnante Clementina, sorte de derviche tourneur perdu qui danse toute la journée sur le trottoir. Cela se déroulant dans un coin de rue encombré de débris où les haut-parleurs tonitrueants de la mission évangélique déversent des slogans édifiants.

Impression d'une vaste scène de théâtre de l'absurde où sont vautés les uns et les autres, et bricolent comme s'ils étaient à la maison. En fait, ils sont vraiment chez eux dans ce lieu ouvert à tous les vents. Car, s'il y a dans le film quelques scènes tournées en intérieur, il n'existe ici aucune solution de continuité entre dehors et dedans. Dans cette cour des miracles, famille informelle où règnent la solidarité comme l'inimitié, les animaux fragiles et blessés (dont un pigeon, d'où la métaphore de la colombe) sont les seuls enfants des habitants de la Zona.

Le miracle, c'est l'intensité aveugle de leur vie en kit où les faux-semblants et la cosmétique sociale n'ont plus cours. Un monde parallèle de paradis artificiels où passé et futur ne signifient rien. Seul existe le présent immédiat. In fine, le film s'éloigne du prosaïsme du réel et confine à la poésie, en rappelant une œuvre lancinante, *Dans la chambre de Vanda*, de Pedro Costa, ou bien les expériences hallucinées d'Antoine d'Agata.

Lire l'article : <https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/cinema/the-soiled-doves-of-tijuana-une-cour-des-miracles-mexicaine-avec-jesus-et-les-junkies-prostituees>

Télérama

Par Jérémie Couston

Publié le 05 décembre 2023 à 17h00

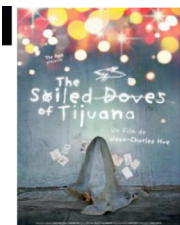
Depuis une quinzaine d'années, le cinéaste et plasticien Jean-Charles Hue se rend régulièrement à Tijuana, capitale interlope de la défonce, à cheval entre la Californie et la Basse-Californie, les États-Unis et le Mexique. Équipé d'une caméra et d'une indéfectible empathie pour les zombies qui hantent les rues de cette ville-cloaque, il soulève les bâches des abris de fortune pour filmer les toxicomanes raconter leurs vies déglinguées. Un regard, une écoute, exempts de complaisance. Dans les pas du Buñuel de *Los olvidados*, il parvient à rendre à ces « oubliés » un contour, une humanité, une beauté jamais indécente. Dans ce huis clos écrasé de soleil, une vieille femme décharnée tournoie sur ses chaussures à talons jusqu'à l'étourdissement, une autre silhouette fantomatique se recouvre d'un drap, en pleine rue, pour tirer sur sa pipe à crack à l'abri des regards. Ce sont elles, les colombes souillées de Tijuana.

Lire l'article : https://www.telerama.fr/cinema/the-soiled-doves-of-tijuana_cri-7030120.php

Critikat

ACCUEIL • ACTUALITÉ CINÉ • CRITIQUE • THE SOILED DOVES OF TIJUANA

5 décembre 2023



THE SOILED DOVES OF TIJUANA

de Jean-Charles Hue

FONDU AU GRIS par Bastien Gens

Dans *The Soiled doves of Tijuana*, Jean-Charles Hue se focalise sur une petite société de laissés-pour-compte qui dorment, travaillent et errent près d'un coin de rue à Tijuana. Ce territoire aux frontières floues s'organise toutefois autour d'un point central, à savoir une petite place faisant office d'église à ciel ouvert. Le geste du cinéaste s'apparente d'abord à celui d'un photographe multipliant les angles de vues pour saisir les regards et les gestes grâce auxquels les membres de cette fragile communauté tissent un lien commun. Car personne n'apparaît jamais tout à fait seul dans l'œil de Jean-Charles Hue : la proximité entretenue avec les personnes qu'il filme, et plus particulièrement trois femmes (Yolanda, Clementina et Mimosa), lui permet de mieux circonscrire la dure réalité de leur quotidien (insalubrité, prostitution, addictions, etc.) à partir de leurs confessions. Sa caméra ne s'attache pas seulement à leurs épouvantables conditions de vie mais cherche aussi à révéler leur rapport au monde et à la spiritualité, ainsi que la violence intérieure qui les ronge. La démarche anthropologique de Hue, dont les films se concentrent sur des cultures spécifiques (celle de Tijuana ou des « gens du voyage » en Europe) et plus spécifiquement sur leurs croyances, défriche un terrain plastique assez fertile. Par un soigneux jeu de contrastes (l'image est souvent surexposée) et la richesse d'un montage poursuivant une logique formelle plus que narrative, il parvient à orchestrer une tumultueuse quête vers la lumière qui épouse celle de ces figures délaissées.

En atteste une belle séquence située dans le premier tiers du film, que la mise en musique distingue du reste. Sans que la chose ne soit explicitement montrée, Jean-Charles Hue filme le trip de Mimosa, dépendante au crack et à l'héroïne. Alors qu'elle se regarde dans un petit miroir pour se maquiller, elle ferme soudain les yeux. Le montage opère alors un lent décrochage vers l'abstraction, enchaînant quelques légers mouvements d'appareil, en gros plan, sur les surfaces clinquantes des accessoires de beauté de Mimosa. On pourrait n'y voir qu'une afféterie, mais la scène opère de cette manière une plongée vers l'abîme : une mise au point glissant d'un bracelet étincelant, au premier plan, vers un tatouage inscrit à l'encre noire nous laisse devant un regard ténébreux, celui d'une tête de mort. Un dernier panoramique sur un tissu dentelé, et illuminé par ce qui semble être un cœur rougeoyant, ouvre enfin sur un raccord magnifique : dans un blanc éclatant, l'image sacrée d'un Jésus Christ de pacotille vient comme repêcher, sur le fil, l'esprit de la jeune femme en train de sombrer. Par le soin accordé à filmer ainsi la lumière traversant la matière, Jean-Charles Hue embrasse pleinement les tourments de Mimosa.

C'est cette frontière tenue entre ombre et lumière qui guide le cinéaste. Tijuana est tiraillée entre ces deux pôles : si les rayons du soleil écrasent souvent l'image, la récurrence des plongées et la proximité de la caméra avec le sol de la ville renforcent l'impression de contempler un paysage urbain sans horizon dans lequel les protagonistes du film se retrouvent engluis. Clementina, une ancienne danseuse de cabaret devenue démente après la consommation, malgré elle, d'un produit dangereux, est filmée à plusieurs reprises, et sans plus d'explication, en train de retourner les pavés, comme pour chercher un trou où s'engouffrer. C'est elle qui, dans la séquence la plus bouleversante du film, vient trouver dans le revêtement urbain la possibilité d'un refuge : pour s'injecter une dose d'héroïne sans heurter le regard des enfants traînant autour, la danseuse se couvre d'une bâche de la même couleur que l'asphalte de la rue et du mur derrière elle. La caméra de Jean-Charles Hue, en captant l'effet en trompe-l'œil, enregistre alors l'effacement de cette figure : elle ne fait plus qu'un avec le gris de la ville.

TROISCOULEURS

« The Soiled Doves Of Tijuana » de Jean-Charles Hue : un documentaire raide et fascinant sur l'addiction

Corentin Lê | 2023-12-01

[Critique] À Tijuana, des silhouettes hantent les rues d'une présence magnétique. En suivant plusieurs toxicomanes à l'allure éthérée, Jean-Charles Hue livre un documentaire cru et poignant en forme d'hommage aux « dames blanches » d'une ville qui lui est chère.

Dans les rues de la Zona Norte, le quartier rouge de Tijuana, au Mexique, de nombreuses toxicomanes errent sans but. Elles tournent en rond, attendent sur le bord des carrefours ou se terrent dans des planques pour se droguer à l'héroïne et trouver le repos. Avec *The Soiled Doves of Tijuana*, Jean-Charles Hue consacre un documentaire à un lieu qu'il connaît comme le fond de sa poche, l'ayant fréquenté régulièrement depuis une quinzaine d'années.

Sans voix off ni commentaire, le cinéaste y brosse entre autres le portrait difficile de Yolanda, Mimosa ou Clementina, des laissées-pour-compte dont le film capte différents morceaux de leur quotidien : discussions nocturnes, rencontres avec des associations d'aide aux personnes défavorisées, rituels en intérieur, recherche de vivres et de vêtements... Sans misérabilisme, Hue accompagne ces femmes tout en se tenant à distance, conscient de ce qui les distingue. En témoigne par exemple un long et beau regard que Clementina adresse à la caméra au milieu du film, jouant de manière complice avec le dispositif documentaire tout en nous renvoyant à son altérité.

The Soiled Doves of Tijuana allie de cette manière le proche et le lointain, le bas et le haut, le sacré et le prosaïsme du bitume, dans un alliage paradoxal à l'image du cinéma de Hue, qui oscille entre observation sur le vif et sublimation mystique. Son geste de documentariste vise ici à capter la foi et la beauté qui persistent malgré tout dans ce quartier en apparence réprouvé. Pour les scènes en extérieur, Hue laisse la lumière du dehors irradier l'image pour produire des surexpositions qui transforment les corps des toxicomanes en figures angéliques.

En parallèle, sa caméra joue avec le flou et la mise au point pour mettre en valeur, dans les scènes d'intérieur, les différents accessoires qui ornent ces silhouettes que le cinéaste vient en quelque sorte sanctifier. Lorsque Yolanda recueille un pigeon avec le crâne ouvert, quasi mort mais toujours présent parmi les vivants, elle fait ainsi face à son double : abîmé entre deux mondes, l'oiseau est aussi une « colombe souillée », une « soiled doves ».

***The Soiled Doves of Tijuana* de Jean-Charles Hue, The Dark (1 h 22), sortie le 6 décembre.**

CAHIERS DU CINEMA

The Soiled Doves of Tijuana

de Jean-Charles Hue

France, 2022. Documentaire. 1h22.

Sortie le 6 décembre.

Les films de Jean-Charles Hue brûlent d'un feu particulier. La lumière n'y est jamais un bain neutre, mais une force, un risque. Elle réchauffe les visages, irradie l'image, ouvre à l'invisible. C'est encore ce qui saisit à l'orée de *The Soiled Doves of Tijuana*, lorsque des flammes se reflètent sur les lunettes de soleil d'une femme en train de se maquiller dans la pénombre. Plus tard, l'écran aura la blancheur translucide d'un voile ou d'un linceul. En un sens, tout est là : la lumière comme zone de contact entre filmeur et filmée, véritable lieu de la rencontre et de la révélation. C'est à la fois beaucoup, et peu. Beaucoup, car le cinéma devient moins affaire d'enregistrement mécanique que de transfiguration. C'est un acte de foi. Peu, car il y a, dans la présence des quatre femmes filmées par Hue, quelque chose qui résiste à ce mysticisme parfois kitsch. Lui-même semble le reconnaître, contraint notamment d'intégrer le témoignage d'une personne annexe afin de restituer quelques bribes de ces existences fracassées. Mais la limite du film vient peut-être surtout de son montage. L'entrelacement des portraits produit un faux rythme, un bégaiement ne traduisant qu'imparfaitement la répétition des jours et la stase de l'addiction. Les moments les plus étranges (un homme avec un masque de tête de mort prenant soin d'un pigeon blessé) et les plus poignants (un long et inespéré regard-caméra) souffrent de cet engourdissement général.

Raphaël Nieuwjaer

PREMIERE

Les critiques de Première

PREMIÈRE ★★★★★

par Thierry Chèze

Une ville mexicaine comme un territoire cinématographique infini. Après une demi- douzaine de courts et un long métrage de fiction (*Tijuana Bible*), Jean- Charles Hue raconte Tijuana à travers un documentaire consacré à des prostituées y vendant leurs corps pour survivre et payer la dope à laquelle elles sont accros. Avec sa caméra jamais intrusive et pourtant incroyablement proche, Hue témoigne de leur détresse sans une once de misérabilisme, par la grâce de sa réalisation enveloppante.

Lire l'article : <https://www.premiere.fr/film/The-soiled-doves-of-Tijuana/critiques>

Le Canard enchaîné

Les films qu'on peut voir cette semaine

La Chimère

C'est celle que poursuit un jeune Anglais bohème, libéré d'une prison italienne, qui sert pour ainsi dire de sourcier à une bande de *tombaroli*, des pilleurs de tombes étrusques. Habité par le fantôme de son amoureuse, il se lie à une jeune femme d'une beauté singulière qui cache ses enfants.

Alice Rohrwacher donne un nouveau film rempli de mystères antiques et de magie assumée, mais aussi de nostalgie pour la vie à la marge et le cinéma des années 70, avec, notamment, Isabella Rossellini et l'excellente Carol Duarte.

C'est son troisième film à avoir été en compétition à Cannes, mais, en dépit de son charme certain et de son scénario plus convaincant, c'est le premier à n'avoir eu aucun prix. — **D. F.**

The Soiled Doves Of Tijuana

Sur les trottoirs de Tijuana, au Mexique, une femme qui tourne sur elle en body rouge comme un jouet cassé, au son de chants religieux. Le terme « colombes souillées » désignait les prostituées au temps du Far West. Il baptise ici ces camées qui se vendent pour presque rien, ces femmes brisées mais magnifiques.

Auteur de fictions extraordinaires comme « Mange tes

morts » (2014), tourné dans la communauté yéniche, Jean-Charles Hue magnifie ces « *dames blanches* » en les filmant au plus près, tandis qu'elles se confient, se parent ou se droguent. Dans une pénombre mystique digne de Georges de La Tour, il donne à voir le mystère de ces réprouvées. — **D. F.**

Kokomo City

Portrait filmé à bout portant, en très gros plan et dans un noir et blanc artistique de quatre femmes trans, noires et prostituées, à Atlanta et à New York. Tout commence par une passe qui tourne mal, quand Liyah s'empare du flingue de son client...

Ce documentaire choc, très cru, est une révélation. Il n'y est question que de rapports sexuels, de rapports de force, de rejet et d'opprobre : un prisme qui révèle la discrimination rampante aux États-Unis, la violence armée ou le virilisme obligé dans la communauté noire.

Si D. Smith a pu aller et filmer aussi loin, c'est qu'elle est elle-même une femme trans noire. Ce doc hors norme a été primé à Sundance, à Berlin et au Champs-Élysées Film Festival. — **D. F.**

Soudain seuls

Qu'emporter sur une île déserte ? Un bateau pour la quitter ! Le leur ayant été balayé par la tempête, Laura et Ben

Vincent Dieutre / 4 décembre 2023 / Cinéma, Documentaire

Jean-Charles Hue : Un âpre moment de grâce (*The Soiled Doves of Tijuana*)

Difficile de savoir où nous sommes. Seul le titre donne une piste : *Les Colombes souillées de Tijuana*. Ce qui est certain, c'est que nous sommes aux bords du monde, de notre monde globalisé, et que Jean-Charles Hue semble bien décidé à nous les révéler « à sec », sans pommade humanitaire ni indignation documentée.

On sait déjà son entêtement à dé-peindre l'état des lieux, des corps (d'hommes surtout) du côté des Gens du Voyage (*La BM du Seigneur*). Mais là, fichée comme un kyste tout contre la frontière US, la Tijuana que Jean-Charles Hue nous jette à la face sans ménagement, n'offre même plus les repères rassurants, les connivences culturelles, linguistiques, qui nous liaient encore un peu aux communautés gitanes du Sud de la France. À Tijuana, il regarde longtemps, il cherche, il repart, revient, filme, insiste, persiste et signe. La distance abyssale du filmeur aux filmées diminue peu à peu, balayée par une empathie d'artiste rare et précieuse, à des années-lumière du reportage social-gore.

Car ce sont cette fois des femmes qui règnent sur le film, et que la caméra du filmeur approche patiemment. Elles n'ont plus rien, rien que leur corps abimés, invendables, et qui pourtant recèlent une beauté indicible mais effective si, comme le réalisateur, on sait l'articuler. Leur vie ici ne tient qu'à un fil, à un fix, à la violence des mâles, mais elles se portent avec douceur au secours de petits animaux blessés, plus démunis encore. Elles se parent complaisamment de tout ce que la violence du capital produit de bimbéloteries toc, de religions clinquantes, de fast fashion, de mauvaise poudre, prêtes à être filmées comme pour une dernière fois. Et peu importe les dérisoires et indécidables conversations de junkie, les cris d'un bébé oublié dans le couloir, peu importe leur religiosité hybride, matinée de santeria bas de gamme, et leur profond désir de normalité cheap, car Yolanda et les « colombes souillées » tiennent debout, s'accrochent à l'existence avec cette puissance vitale renversante que peu d'artistes (Warhol ? Costa ?) savent capter.

Jean-Charles Hue ajoute donc un nouveau chapitre à sa geste tijuanaise avec la même détermination solitaire que mettait une de ses « Dames Blanches » à démonter un trottoir poussiéreux de la Zona Nord. Vient-il sauver ou être sauvé ? là n'est pas la question. Mais au final, c'est bien de salut, de rédemption qu'il s'agit, face au broiement irrémédiable des marges encore frémissantes du monde, ou bien devant notre indifférence centrale, quand toute politique reste lettre morte, et toute croisade, vaine. Reste la force d'un geste de cinéma qui, au-delà de la mort prévisible de Yolanda, au-delà du tout-venant éthico-documentaire, redonne à Tijuana son droit à la beauté, et au spectateur, un âpre moment de grâce.

Jean-Charles Hue, *The Soiled Doves of Tijuana*. Sortie en salle : 6 décembre 2023.

Lire l'article : <https://diacritik.com/2023/12/04/jean-charles-hue-un-apre-moment-de-grace-the-soiled-doves-of-tijuana/>



Critique

« The soiled doves of Tijuana » de Jean-Charles Hue: un doc hanté

PAR GÉRARD DELORME x DÉCEMBRE 5, 2023

👁 31 🗨 0

Familier de Tijuana où il se rend périodiquement depuis une quinzaine d'années, **Jean-Charles Hue** y a tourné plusieurs films, dont le long-métrage de fiction **Tijuana bible**, avec Paul Anderson (2019). Il a pu suivre l'évolution de la ville frontalière qui pendant des décennies avait servi de défouloir aux Nord-Américains, jusqu'au 11 septembre 2001. Brusquement vidée de ses touristes, la ville a repris son identité, tout en gardant des traces de ses excès passés. Hue s'est intéressé à l'un de ses quartiers les plus pauvres, la Zona Norte, concentrant son attention sur quelques femmes qui y ont trouvé refuge. Le titre (les «colombes souillées») fait référence à l'appellation utilisée pour désigner les prostituées pendant la conquête de l'ouest, mais le cinéaste les appelle «les dames en blanc» parce qu'elles portent souvent un vêtement ou un accessoire blanc, comme pour montrer qu'il leur reste une part de candeur, malgré les dégâts souvent irréparables qu'elles ont subis. La plupart sont des prostituées, de tous âges, et, ce qui va de pair, toxicomanes.

Avec beaucoup de douceur et de naturel, le cinéaste amène les plus loquaces d'entre elles à évoquer leur vie, les filmant dans leur environnement habituel, et en appliquant parfois de discrets effets de mise en scène. Il a notamment une façon particulière de mettre en valeur les rares trésors qu'il leur reste. Il suffit d'une guirlande lumineuse disposée en arrière-plan et filmée avec un objectif à faible profondeur de champ, pour donner un air non pas de fête, mais de sérénité propice à la confiance. Les personnes s'y révèlent tellement abîmées que le résultat aurait pu paraître déprimant si le cinéaste n'avait su trouver le regard juste pour les approcher. Et surtout, il arrive à exprimer une forme d'espoir, de grâce et de transcendance. Ce n'est pas un hasard si ces femmes évoluent à proximité d'églises ou de centres d'aide. Manifestement, elles y trouvent un soutien matériel sous forme de repas et de vêtements, mais aussi une aide spirituelle. Comme si, malgré le fait que la plupart d'entre elles vivent dans un état de dépendance apparemment incurable, elles s'accrochent à la croyance en un principe transcendant qui leur donne la force ou l'espoir de continuer. **G.D.**

TRAVELLINGUE

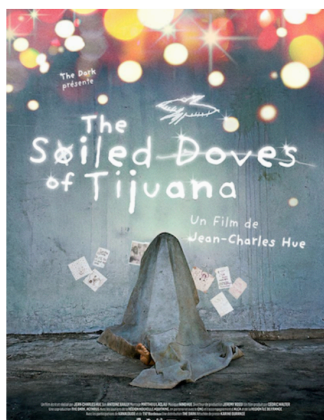
5 décembre 2023

SURVIVRE DANS LA RUE...

SORTIES CINÉMA : MERCREDI 6 DÉCEMBRE 2023

MON AVIS : 4 SUR 5

Le thème ?



Je vais régulièrement à Tijuana depuis plus de quinze ans et j'y croise depuis toujours les silhouettes fantomatiques de femmes qui hantent les lieux. Je les appelle « les dames blanches ».

Et alors ?

La Zona Norte de Tijuana est un lieu familier de Jean-Charles Hue, qui y a déjà tourné deux longs métrages : *Carne Viva*, en 2009 et *Tijuana Bible*, en 2019, sans oublier une série de courts et moyens métrages. Cette fois, il plonge le spectateur dans le monde des sans abris et des toxicomanes qui errent, figures plus ou moins paumés, dans ce Mexique de tous les excès et où la violence est palpable au ras du pavé. « *Personne dans la Zona Norte n'est jamais vraiment ce qu'il prétend être,*

mais ce n'est pas grave, l'essentiel est qu'on puisse trouver là un refuge – un abri. Et c'est le cas parce que personne n'est jugé, personne n'est regardé de travers. C'est un lieu vraiment à part, pas plus grand qu'un petit arrondissement de Paris », dit le cinéaste.

Lire l'article : <https://travellingue.wordpress.com/2023/12/05/les-dames-de-la-rue/>